



HAL
open science

De l'extrême droite à l'abstention : effets des changements d'arènes d'un étudiant en sociologie

Sébastien Michon

► **To cite this version:**

Sébastien Michon. De l'extrême droite à l'abstention : effets des changements d'arènes d'un étudiant en sociologie. *Revue des Sciences sociales*, 2008, 39, pp.182-189. halshs-01069261

HAL Id: halshs-01069261

<https://shs.hal.science/halshs-01069261v1>

Submitted on 29 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'extrême droite à l'abstention : effets des changements d'arènes d'un étudiant en sociologie

Sébastien Michon (Université Marc Bloch de Strasbourg)

Cet article vise à interroger les changements d'opinions politiques au regard de la carrière scolaire. Afin d'éclairer cette problématique jusqu'ici peu traitée, ont été à la fois mobilisés des concepts théoriques en grande partie issus de la sociologie interactionniste – carrière, prise de rôle, crise et conversion identitaire –, et des entretiens biographiques répétés avec un étudiant : Bruno¹. Ce choix est motivé par son parcours qui ne va pas forcément de soi. Sympathisant d'extrême droite à l'âge de 18 ans, il participe quelques années après à la manifestation contre la tenue du congrès du Front National à Strasbourg en 1997. Comment interpréter ce changement d'identification ? Que signifie-t-il ? Il s'agit d'expliquer ses sympathies en faveur de l'extrême droite montante, puis son changement d'attitudes (à quoi est-il dû ?) en s'intéressant à son identité pour soi et pour autrui au cours des différentes étapes de sa carrière scolaire, notamment celles qui ont eu pour conséquences des conflits d'identité et des déplacements scolaires et sociaux. Une fois les choix théoriques et méthodologiques mis en perspective, on s'attachera à défendre la thèse d'un effet non négligeable du déroulement de la carrière scolaire sur les changements d'opinions politiques.

Lier changements d'opinions politiques et carrière scolaire

La proximité des opinions politiques entre les membres d'une même famille est un résultat déjà ancien des analyses de comportements politiques. Selon P. Lazarsfeld et ses collaborateurs de l'Université de Columbia, la famille crée un « climat d'influence politique » (Lazarsfeld, Berelson, Gaudet, 1944 : 145). Ils constatent une homogénéité politique de celle-ci qui peut s'étendre sur plusieurs générations. De même pour les représentants du paradigme de Michigan, qui s'inscrivent en rupture avec l'approche « béhavioriste » de Columbia en insistant sur la signification du vote. Campbell, Converse, Miller et Stokes consacrent leur ouvrage, *The American Voter*, à démontrer la prégnance des identifications partisans à l'un des deux grands partis – l'électeur a tendance à toujours voter pour le même parti –, et la proximité des préférences politiques des enfants avec leurs parents (Campbell, Converse, Miller, Stokes, 1960). Les identifications forgées dès l'enfance sont le plus souvent transmises par les parents. En accordant une importance décisive à la famille comme instance de socialisation, plusieurs auteurs ont ensuite poursuivi à leur manière ce questionnement à partir d'enquêtes auprès d'enfants (Hyman, 1959 ; Greenstein, 1965 ; Hess, Torney, 1967 ; Easton, Dennis, 1969). Ainsi, pour H. Hyman : « Les orientations politiques individuelles sont essentiellement le produit de la socialisation familiale » (Hyman, 1959 : 85). La famille forme un lieu d'inculcation de préceptes, d'échanges, de familiarisation avec des objets politiques, des pratiques politiques, des représentations, un vocabulaire, et des connaissances sur l'espace politique, un lieu « où se façonnent et se transmettent les valeurs et les modèles culturels entre les générations [...] à partir desquels tout citoyen va établir ses liens élémentaires au monde politique » (Muxel, 2001 : 52). Ceci étant, peu de travaux se sont intéressés aux situations d'écart entre parents et enfants, donc aux limites des socialisations primaires et à l'effet des socialisations secondaires. En ce sens, une enquête menée sur le rapport à la politique des étudiants (Michon, 2006) permet certes de confirmer la prégnance de la socialisation familiale au-delà de l'enfance – les étudiants partagent très largement les orientations politiques de leurs parents. Elle permet aussi de mieux connaître l'articulation entre socialisations primaires et secondaires, avec les effets de la carrière scolaire au sens interactionniste du terme (Hughes, 1958 ; Becker, 1985). C'est là appréhender les études comme une somme d'étapes

ou de séquences, porter une attention particulière aux processus de l'action, aux variations des contextes scolaires traversés et aux changements d'étapes au cours de la scolarité, cerner les facteurs qui jouent à des moments différenciés des études, et s'intéresser au sens donné aux actions.

Les changements d'orientation politique sont fréquemment considérés comme « longs et coûteux » pour ceux qui accordent de l'importance à leurs choix politiques : ils surviennent à la suite « de phases de malaise, d'interrogation et d'incertitude » (Gaxie, 2002 : 170). Les modifications d'opinions politiques sont alors une « transformation de soi », une « sortie de crise », une « conversion identitaire » (Strauss, 1990) ou une « alternation » (Berger, Luckmann, 1986). Les crises identitaires, les périodes de « gestion » des identifications et de construction des « références identitaires », fréquentes lors de l'adolescence (Dubar, 2000), demeurent très présentes à l'âge étudiant. Le décalage avec les parents, en raison du changement de contextes que suscite la scolarisation, favorise les modifications de références et de valeurs, et l'actualisation de dispositions. La poursuite d'études peut générer une position en porte-à-faux à l'égard du milieu d'origine (Hoggart, 1970), particulièrement lorsque l'écart entre les aspirations et le milieu d'origine est important. Or la mobilité sociale influence les attitudes politiques des individus (Barber, 1970). Les résultats de P. Le Galès sur « les idées des étudiants » – que ce soit sur l'organisation de la société, les relations entre hommes et femmes ou encore la religion – vont dans ce sens. Constatant que les étudiants aux idées divergentes avec leurs deux parents sont plus fréquemment enfants d'ouvriers et d'employés, il évoque une socialisation anticipée au futur groupe d'appartenance et une rupture avec le milieu d'origine, consécutive à la réalisation d'études supérieures (Le Galès, 1995 : 93).

C'est à partir de l'analyse des « points d'option », des « réarticulations » et « désarticulations » de la trajectoire de Bruno, pour reprendre le vocabulaire d'A. Strauss (1999), que nous allons envisager ici les situations de modification d'opinions politiques comme des conséquences de conflits d'identité et d'un travail sur soi-même suite à des déplacements scolaires et sociaux (de Gaulejac, 1987). Les changements d'étapes dans la carrière scolaire, notamment ceux qui génèrent des variations de contextes, activent le processus de différenciation. Il convient de préciser que s'appuyer sur un cas individuel n'empêche pas certaines généralisations : « Toute individualité est faite d'éléments partagés avec des classes plus ou moins étendues de « compagnons » d'expériences. En ce sens, les cas particuliers ne sont jamais idiosyncrasiques. Ils sont aussi révélateurs de manières de voir, de sentir, de réagir et de faire, plus ou moins communes à ceux qui présentent des propriétés pertinentes (plus ou moins) analogues » (Gaxie, 2002 : 171). Par la réalisation de plusieurs entretiens biographiques, on a pu reconstituer les éléments biographiques pertinents (Passeron, 1990, Gaxie, 2002) et atteindre l'usage que l'enquêté fait de ses propres catégories – « l'identité personnelle ne devient narrative que mise en récit » (Dubar, 2000 : 207) – ainsi que la manière dont il se perçoit. Ces éléments de connaissance, complétés par d'autres, dus à la fréquentation du même lycée pendant une année², permettent de comprendre les effets de la carrière scolaire et des variations successives de contextes dans lesquels il se positionne sur son positionnement initial pour l'extrême droite, puis son changement d'identité politique.

Partant, ce choix théorique et méthodologique, aussi heuristique soit-il, laisse dans l'ombre plusieurs éléments qu'il ne s'agit pas d'ignorer. Cette perspective privilégie en effet la prise en compte de l'histoire du sujet au détriment d'autres éléments, qu'ils soient liés aux conjonctures, à l'imaginaire, ou aux conflits rencontrés. D'autre part, en se focalisant sur les liens entre deux types de variables – les changements d'opinions politiques et les étapes de la scolarité –, on court le risque de surévaluer leurs effets au détriment d'autres paramètres, des « variables cachées » pour reprendre une expression commune en statistique. Cependant, si cet article repose sur l'étude d'une biographie, il doit également beaucoup à une enquête plus

conséquence sur les étudiants en changement d'orientation politique au cours de leur scolarité ou en opposition politique par rapport à leurs parents (Michon, 2006 : 227-296). Des données aussi bien quantitatives, obtenues grâce à la passation d'un questionnaire auprès de la population étudiante – permettant d'effectuer des comparaisons –, que qualitatives avec des entretiens biographiques auprès d'une quinzaine d'étudiants. On montre ainsi par ailleurs que : promotion culturelle particulièrement importante, ascension sociale des parents, investissement massif dans la scolarité, sacralisation de la culture, positionnement dans la fratrie, politisation et bonne volonté politique, constituent des éléments explicatifs des changements d'orientation politique et d'opposition par rapport aux parents. En conséquence, s'il ne s'agit pas de minimiser l'effet des variables de l'héritage et d'autres paramètres, on souhaite ici donner toute son importance aux étapes de la carrière scolaire, une perspective à notre sens trop souvent négligée.

Dispositions et prise de rôle du « facho » dans l'arène lycéenne

Grâce aux informations recueillies, on peut reconstruire le parcours de Bruno et finalement sa carrière déviante de sympathisant d'extrême droite (Lafont, 2001 ; Boumaza, 2002). Très tôt, Bruno se familiarise avec le discours du Front national. Très intéressé par celui-ci, il revendique « la France aux Français » : « Moi ce qui me plaisait, c'était « la France aux français », je trouvais ça dans la logique des choses. Être français, ça s'héritait ou ça se méritait. C'était histoire de rester entre nous, ensemble », se souvient-il. L'un de ses premiers souvenirs politiques est l'audience record de J.-M. Le Pen à *L'Heure de vérité* en 1984, émission qu'il regarde avec son père³. S'il est attiré par le leader du Front national et l'idéologie qu'il véhicule, c'est notamment en raison de dispositions familiales : « C'est vrai que j'ai peut-être pas côtoyé l'extrême droite par hasard. Mon père a fait la guerre d'Algérie. Alors tout ce qui est maghrébins, il peut pas encadrer. Et c'est pareil pour mes oncles et tantes ». À noter que les caractéristiques sociales de ses parents correspondent aussi à celle d'une partie de l'électorat du Front national (Mayer, Perrineau, 1996 ; Mayer, 2002) : son père est alors chef d'une petite entreprise et sa mère femme de ménage dans une banque. Tous deux n'ont pas de diplôme ou tout juste un CAP.

Toutefois, l'élaboration de son intérêt pour l'extrême droite n'est pas seulement dû à ses caractéristiques familiales – il est d'ailleurs un peu plus radical que ses parents – mais aussi à un élément de sa trajectoire scolaire. Au collège, Bruno est inscrit par ses parents dans un internat pour bénéficier d'un cadre favorable à l'étude, et surtout pour éviter l'établissement de secteur (en respectant la carte scolaire). Le collège de quartier a « mauvaise réputation », pour reprendre ses propos. Il est en fait situé à proximité d'une « ZUP » et fréquenté par de nombreux enfants d'immigrés. La ville de plus 10 000 habitants dans laquelle réside Bruno jusqu'à l'âge de 20 ans est plus ou moins divisée en trois secteurs : à l'Ouest des petits quartiers résidentiels et pavillonnaires ; à l'Est un quartier – où habitent les parents de Bruno – d'une surface assez importante avec des lotissements de maisons individuelles et aussi de nombreux immeubles dont une part importante d'HLM ; entre les deux le centre-ville. Les enfants de cette décapole sont répartis entre deux collèges. L'un au recrutement assez bourgeois, situé au centre-ville où sont scolarisés ceux qui habitent le centre-ville et la partie Ouest de la ville. Un deuxième au recrutement nettement plus populaire, situé dans la partie Est de la ville. Dans l'impossibilité de scolariser Bruno dans le collège le plus prestigieux de la ville, ses parents se tournent vers un collège public doté d'un internat dans une autre ville distante d'une dizaine de kilomètres. Cependant, au sein de ce collège se cristallise une opposition entre des internes « français de souche », pour reprendre les termes de Bruno, et des externes d'origine maghrébine et turque. Une interprétation de l'animosité entre ces deux groupes, au sein de ce collège public, réside dans la différence d'origine sociale, entre des collégiens plutôt issus des catégories intermédiaires dont les

parents font preuve de stratégies éducatives en plaçant leur enfant dans un internat, et des collégiens d'origine immigrée le plus souvent issus des classes populaires. Et c'est à ce moment là que Bruno commence, influencé par certains camarades de l'internat, à lire des journaux d'extrême droite et à parler, dit-il, « des Arabes, qu'il fallait les foutre dehors, qu'ils n'avaient rien à faire ici ». Cette période de conflit met en activation ses prédispositions extrémistes. Son éveil à la politique s'effectue, qui plus est, dans un contexte de progression de l'audience du Front national et de son positionnement croissant dans le champ politique que diverses prises de position et événements médiatiques ont favorisé. C'est en effet une période au cours de laquelle le Front national gagne des parts électorales et devient un phénomène médiatique. Pour qualifier les événements de Carpentras qui participent au positionnement du Front national comme « figure-repère » dans les médias, Bruno évoque d'ailleurs « une mode ». C'est là un qualificatif assez fréquent pour des militants d'extrême droite de cette génération (Bruneau, 2002). Il indique ainsi : « J'étais jeune, tu vois. Et puis aussi à ce moment là y avait une forme de mode extrême droite avec Carpentras, tout ça. Tout le monde parlait de ça, y avait plein de reportages sur l'extrême droite, sur les skins. Moi ça me plaisait bien ».

Après quelques années effectuées en internat, il rejoint le lycée de sa ville d'origine. Entouré de quelques amis aux idées politiques relativement proches, dont certains se trouvaient avec lui au collège et à l'internat, il s'intéresse toujours plus au discours de l'extrême droite, notamment à celui de ses composantes radicales (PNF/PNFE : Parti National Français (et Européen)). Il entame alors une collection d'objets (affiches, badges, etc.) qui ont trait à l'extrême droite et au fascisme. Il ne devient pas pour autant militant au sein d'une organisation et ne participe pas aux activités des organisations, tractages ou « ratonnades », pour reprendre son terme. En fait, plus que le discours, il apprécie « les formes de communautarisme ». De son groupe d'amis, se dégage une véritable solidarité : « on était ensemble, la France aux français, quoi. [...] Moi ce qui me plaisait là-dedans c'était les formes de communautarisme, y avait une grande solidarité que je n'ai jamais retrouvée ailleurs, jamais ! ». Il partage ses idées et cette identification avec ses amis. Cette attention au communautarisme semble renforcée par sa qualité de fils unique. Le caractère provocateur des idées de l'extrême droite contribue à l'intérêt que lui et ses amis leur portent. La position minoritaire du Front national est effectivement un moyen pour ceux qui s'y associent de se distinguer (Orfali, 1996). Si avec ses amis, il apprécie l'extrême droite, c'est dans le but de « se différencier » de ses camarades de classes et « de ne pas faire partie de la masse ». Son intérêt pour l'extrême droite et ses signes distinctifs correspond à un style de vie (Mauger, Fossé Poliak, 1983), c'est-à-dire des lectures (*Minute*, *Mein Kampf*, les ouvrages de Le Pen), des habits de marques signifiantes pour les jeunes d'extrême droite (*Lonsdale*, *Fred Perry*), une coiffure (crâne rasé), et plus généralement une manière d'être (blagues racistes, allusions antisémites). De la sorte, il endosse le rôle du lycéen « facho », pour reprendre son terme. Telle une micro société, les élèves de son lycée – comme d'autres (Dubet, 1991 ; Juhem, 1995) – se répartissent suivant un ensemble de positions. Au sein des arènes lycéennes, le look, les conquêtes amoureuses, la participation aux fêtes les plus en vues, les performances scolaires ou sportives, les liens de filiation (être le frère ou la sœur de) forment, entre autres, des éléments de classement, d'identification, de prise de rôle et de construction des réputations. L'identité des lycéens est fonction de ce que chacun souhaite montrer de lui-même mais aussi de ce que les autres perçoivent (Goffman, 1974). En effet, les lycéens ne sont pas égaux mais infiniment hiérarchisés par les jugements qu'ils portent sur eux-mêmes (Juhem, 1995). De petite taille, portant de grosses lunettes, n'étant ni un dragueur, ni un élève brillant, l'identité de « facho » permet à Bruno de se particulariser au sein de l'arène lycéenne, lieu de jugements. Il acquiert ainsi une reconnaissance par la provocation⁴. La relative faiblesse du niveau d'études de ses parents et son niveau scolaire assez moyen – il redouble

une classe au lycée – accentue, semble-t-il, ce rapport au lycée et aux lycéens. En tant que fils d'un petit entrepreneur et d'une femme de ménage qui n'ont pas le bac, il ne présente pas les propriétés sociales les plus légitimes dans ce lycée qu'il qualifie de bourgeois. La politique, structurante de ses rapports avec ses pairs, lui permet de s'opposer au collègue à des élèves issus des catégories populaires, et au lycée à ceux issus des catégories supérieures.

L'entrée à l'Université : le début de la rédemption

L'obtention du bac et son entrée à l'Université en 1993 marque une rupture dans son rapport à l'extrême droite (« j'ai commencé à en sortir à la fac »), qui concorde avec sa prise de distance à l'égard de ses parents et la dissolution de son groupe d'amis, chacun s'orientant vers des horizons divers. *A priori* assez peu dans l'espace des études supérieures – ou alors en Sections de techniciens supérieures (STS) – plus sûrement dans le monde du travail. Il évolue alors dans un contexte moins favorable aux idées d'extrême droite. En s'inscrivant à la faculté de droit de Strasbourg, ville distante de quelques dizaines de kilomètres de sa ville d'origine, Bruno côtoie des « personnes différentes » : « À la fac, tu côtoies plein de personnes différentes, ça change de mon lycée de campagne, forcément c'est plus la même chose ». L'entrée à l'Université s'apparente à une tentative d'ascension sociale pour lui, primo entrant dans le supérieur au sein de sa famille. Elle est aussi un changement de configuration sociale. Ses amis ne sont plus les mêmes, et finalement sa position subjective se transforme. Son identité pour autrui ne s'exerce plus sur le même espace amical et scolaire. Le passage du lycée à l'Université contribue à brouiller ses repères et ses références relationnelles. Son rôle de « facho » avait plus de sens dans un lycée d'une petite ville qu'à la faculté de droit de Strasbourg où il n'est pas sur un terrain familial. Il ne connaît pas les personnes, ni leurs réactions, ni les profits symboliques et les coûts d'une telle prise de rôle. Si à l'Université il ne revendique pas ses idées d'extrême droite, c'est en rapport avec son isolement et les coûts trop élevés d'une telle présentation de soi, que ce soit en droit mais plus encore en sociologie, filière au sein de laquelle il se réoriente en septembre 1994 suite à son échec en droit lors de l'année scolaire 1993/94. Il n'a pas autant intérêt à se distinguer des autres étudiants que dans son lycée, où sa position s'est construite au fur et à mesure de sa scolarité, au contact de son groupe des pairs en marge des autres élèves : « Fallait se taire à la fac, je faisais même plus partie d'un groupe minoritaire, j'étais une minorité à moi tout seul. Donc vaut mieux se taire dans ces cas là, ça aurait pu être dangereux, ça me servait à rien de prendre des risques pour ça ».

Dans un contexte universitaire, où comme tant d'autres « étudiants de masse », il vit une « expérience de désocialisation » (Lapeyronnie, Marie, 1992), il s'agit plutôt pour lui de s'adapter et de trouver de nouveaux amis. D'autant plus qu'il ne voyait plus ses camarades du lycée. Il ne cherche alors plus à se mettre en évidence au sein d'une arène de taille plutôt réduite – le petit « facho » dans son lycée –, mais à profiter de son indépendance acquise, « comme n'importe quel étudiant » pour reprendre ses termes. D'une individualisation forcée au lycée, il souhaite se fondre, à l'Université, dans la masse. Or en sociologie, les étudiants sont dans leur très grande majorité positionnés à gauche, voire à l'extrême gauche (Michon, 2006), et plutôt sensibles à la lutte contre l'extrême droite avec la présence de militants d'organisations dont c'est la « marque » politique : Scalp (Section carrément anti-Le Pen), Ras le Front ou encore les JCR (Jeunesses communistes révolutionnaires).

Si, en première année de sociologie (près de deux ans après son bac), il vote pour J.-M. Le Pen au premier tour de la présidentielle de 1995, ses propos incitent à envisager une rupture avec l'extrême droite qui s'effectue petit à petit au cours de cette période de crise identitaire. Rétrospectivement il considère s'être fait à ce moment là « une nouvelle vie », pour reprendre ses termes, à commencer par son installation à Strasbourg :

« – *Et comment s'est passé ta rupture définitive avec les mouvements d'extrême droite ?* –

Petit à petit aussi, comme s'est venu, à force de rencontrer des gens, d'autres musiques, aussi le hard core : *Sick of it all*. Ça a pas été une coupure nette, j'ai pas fait de travail d'introspection, ça s'est fait petit à petit. Je voyais plus du tout mes autres potes, je vivais plus de la même façon même. J'habitais seul, je ne connaissais pas grand monde, j'avais pas intérêt à me faire fichier comme facho. Voilà quoi, je me suis fait une nouvelle vie. Je me suis adapté comme je pouvais, mais j'étais surtout content d'être seul, de plus vivre chez mes parents. Je voulais surtout profiter de mon indépendance comme n'importe quel étudiant quoi. J'étais jeune. [...] À la fac, j'ai rencontré d'autres personnes, j'étais tranquille, je fumais mes pétards tranquillement. »

En phase de changement et de conversion, Bruno modifie ses fréquentations tout d'abord, en côtoyant des étudiants de sociologie qui sont, on l'a dit, majoritairement de gauche ; ses goûts musicaux ensuite, en écoutant des groupes de musique qui se positionnent contre le racisme ; ses loisirs enfin, avec la consommation fréquente de drogue douce (ses « pétards »). Attiré par les drogues, il commence à fumer de plus en plus de cannabis, et découvre les champignons hallucinogènes. La consommation de drogues intègre un autre style de vie et correspond à une prise d'identité pour autrui, significative au sein de l'arène étudiante pour une part non négligeable de personnes. Le rôle de l'étudiant fumeur de joints remplace en quelque sorte celui du lycéen facho. Ces deux identités ne procurent pas les mêmes avantages. Dans l'arène étudiante, le joint présente un potentiel de sociabilité indubitablement plus important que la sympathie pour l'extrême droite. Le cannabis est une pratique déviante aux coûts moins élevés en termes de réputation que celle de « facho ». Son nouveau loisir, dont le partage d'un joint avec d'autres est un usage répandu (Becker, 1985), lui fait rencontrer des personnes éloignées de l'extrême droite. Il est vrai que l'usage de stupéfiants semble de prime abord peu en rapport avec l'idéologie d'extrême droite. Souhait de changer, de voir la réalité différemment, de se convertir ? En tout cas, cet intérêt pour le cannabis le rapproche du Comité d'information et de recherche cannabique (CIRC) qui préconise la légalisation du cannabis : « Chaque année, ils font un truc qu'ils appellent l'appel du 18 juin en référence à de Gaulle. J'y étais allé près de Nancy, c'était sympa, et donc le CIRC participe à l'organisation ». Attestant d'un « effet de transfert » (Elster, 1990) de ses dispositions sociabilisatrices et communautaristes, il participe à plusieurs événements mis en place par cette organisation. Enfin, à ces éléments, doit être ajoutée son orientation en sociologie suite à son échec en droit – hormis l'attrait pour une filière plus accessible que le droit, les éléments d'explication de ce choix manquent. C'est lors de son cursus en sociologie qu'il change de positionnement politique. Outre le groupe des pairs positionné à gauche, on devine le rôle des enseignements qui lui permettent d'acquérir des éléments de réflexion sur la société et un goût pour la lecture, ce qui devient, avec la musique, une de ses activités de détente. Au cours de ce processus de conversion, Bruno manifeste contre la tenue du congrès du Front national à Strasbourg en 1997 (il est alors en licence de sociologie), soit un peu moins de quatre ans après son entrée à l'Université, trois ans après le début de ses études de sociologie, et deux ans après avoir voté en faveur de J.-M. Le Pen à l'élection présidentielle de 1995. En fait, depuis cette date il ne vote plus. Selon lui, la politique ne l'intéresse plus. Néanmoins, au deuxième tour de l'élection présidentielle de 2002, il vote à nouveau, contre le leader du Front national cette fois-ci, en portant son suffrage à J. Chirac, ce qu'il commente de la manière suivante :

« – *Tu m'as dit ne pas avoir voté au premier tour (en 2002), mais au second, tu pourrais me dire ce qui a motivé ta décision ?* –

Sinon, on m'aurait pris la tête. On m'aurait traité de facho. Pour qu'on me foute la paix, parce que c'est clair que ma voix, elle changeait rien, Chirac allait gagner. C'est clair, si j'avais pas voté, on m'aurait fait chier grave. Je ne comptais pas aller voter. Tout le monde était choqué, y avait plus que ça qui comptait. »

Pour expliciter ce changement d'attitude, il affirme vouloir qu'on lui « foute la paix » et qu'on ne le traite pas de « facho » ; ce qui laisse à penser qu'il ne souhaite plus être catégorisé parmi les extrémistes de droite, qu'il se sent encore stigmatisé par ses anciennes sympathies pour l'extrême droite, et qu'il en a certainement souffert.

Actuellement, son attention à la politique et l'actualité porte sur les seuls sujets qui l'intéressent, c'est-à-dire la toxicomanie, mais aussi l'extrême droite. Il commente ainsi suite à une question sur ce qu'il retient de l'actualité des jours qui précèdent l'entretien : « Là dernièrement, j'avais vu dans les *DN (Dernières nouvelles d'Alsace)*, y avait un gros rassemblement skinhead le 20 avril pour l'anniversaire d'Adolf Hitler, je sais pas quel bled, mille skinheads. Et là aujourd'hui j'ai vu qu'il y a un toxicomane qui a été écroué parce qu'il a buté une vieille ». En lien avec son intérêt pour les drogues et finalement ses dispositions communautaristes et une certaine bonne volonté sociale, telle qu'en font état de nombreux étudiants de sociologie, Bruno fait du bénévolat, depuis plusieurs années, auprès de personnes toxicomanes et/ou SDF :

« Moi ça me fait du bien, je le fais presque de manière égoïste. Ça fait du bien d'avoir des rapports avec ces gens, d'avoir des discussions avec des personnes avec qui t'en aurais pas forcément. Ça me fait du bien à moi, voilà de me dire je fais quelque chose, quelque chose d'intéressant, quelque chose d'utile. [...]

– *D'où te vient ce besoin d'aider l'autre ?* –

La pauvreté m'a toujours exaspéré, la misère que je vois, à laquelle je peux faire quelque chose. Je peux pas dire, j'ai manqué de rien, je suis fils unique, je crois avoir toujours eu tout ce que je voulais. Y a des injustices, c'est pour ça que je veux travailler dans le social. Faut que je me sente utile, ça me donne bonne conscience, je me dis que je fais quelque chose d'utile. Non, vraiment ça me plaît, le contact avec les gens, t'as des discussions que t'aurais jamais eu autrement, c'est vraiment intéressant. Ils me parlent de leurs expériences, des produits qu'ils prennent, les effets... [...]

– *Et pour faire bouger les choses tu fais du bénévolat ? C'est noble...* –

Ouais si tu veux. Ça me donne bonne conscience, pour me racheter.

– *De quoi ?* –

De tout ce que j'ai pu faire avant.

– *C'est-à-dire ?* –

Ben tout ce que je t'ai raconté.

– *Tu t'en veux ?* –

Ouais, peut-être, je me rachète une conduite peut-être. Enfin, je m'en veux, je pense qu'il faut vivre avec des regrets ou des remords, mais j'en parle pas à tout le monde, c'est clair.

– *Pourquoi tu n'en parles pas ?* –

Je sais pas, j'ai pas envie de me souvenir peut-être. C'est pas que j'en ai honte, mais j'ai pas envie d'en parler quoi, c'est pas évident, y a des gens qui vont voir en toi un facho ou des trucs comme ça. [...]

– *Et toi, tu as un idéal de vie, aujourd'hui que revendiques-tu ? Au lycée, tu revendiquais ta différence dans le look, une certaine identité, et aujourd'hui ?* –

... Moi je revendique rien. Je revendique la paix, c'est tout. Je veux qu'on me foute la paix. C'est tout ce que je demande, qu'on soit gentil, voilà... Je revendique le bien-être et la paix. Voilà ce que je revendique.

– *Et ça se traduit comment dans tes actes ?* –

Ben je pense ouais, j'essaye d'être ouvert, je fais chier personne, je dis de mal de personne, je porte des jugements sur personne, et j'aimerais pareil qu'on me laisse tranquille. Avant ok, j'étais plutôt du genre à juger les gens, je montrais ce que je pensais. Maintenant non. »

Dans cet extrait qui rapporte différents éléments riches de sens, il évoque une pauvreté qui l'a toujours exaspéré. Si une fois encore, par ses activités associatives, il transfère ses dispositions communautaristes, son engagement représente aussi une manière de « se racheter », de se donner « bonne conscience » au regard de ses anciennes prises de position en faveur l'extrême droite. Il prend de ce fait une forme particulière d'un « militantisme moral » (Reynaud, 1980). C'est un moyen de rédemption, comme s'il luttait pour modifier son identité pour autrui. Cependant, attendu que son entourage ne connaît pas forcément son passé, c'est aussi et surtout un moyen de changement de son identité pour lui-même. Malgré ses distances

avec l'extrême droite, il en conserve quelques prises de position, par exemple lorsqu'il se distingue fermement des « arabes des quartiers » : « je pense que les arabes des quartiers, j'ai rien à leur dire franchement, et encore maintenant, rien du tout, j'ai rien en commun avec eux ». Ce retour sur ses prédispositions confirme la construction de son positionnement en faveur de l'extrême droite au collège dans un souhait de distinction, lui issu des catégories intermédiaires, des maghrébins issus des classes populaires : « j'ai des amis étrangers aujourd'hui, d'origine étrangère, et ça se passe très bien, j'ai aussi des amis maghrébins, mais pas des quartiers ».

* *
*

En conséquence, dans le cas de Bruno, son changement d'orientation politique doit être mis en correspondance avec des changements de configuration sociale, le départ de la maison familiale et de sa ville natale peu de temps après son entrée à l'Université, la coupure avec ses amis, l'entrée dans l'arène universitaire aux normes différentes, les coûts de l'identification à l'extrême droite au sein de l'arène étudiante, et la scolarisation en sociologie. Au fur et à mesure de sa carrière scolaire, il ajuste ses dispositions en fonction des arènes dans lesquelles il évolue, ce qui lui permet d'en acquérir d'autres. L'étude de ce parcours met en évidence non seulement la complexité de la construction des opinions politiques – qu'elles soient d'extrême droite ou non –, des facteurs explicatifs du changement d'orientation politique, et également la nécessité de considérer l'ensemble de la trajectoire biographique des acteurs étudiés. Bruno exprime une volonté de se différencier au fur et à mesure de sa carrière scolaire en fonction de celle-ci. Comme pour d'autres étudiants en changement (Michon, 2006), les variations d'orientation politique de Bruno concordent avec des étapes de sa carrière scolaire. Les modifications d'identification politique correspondent à des modifications de goûts, à l'acquisition de nouvelles manières de voir et de penser. Elles attestent d'une perte d'efficacité des socialisations primaires et du modèle familial au profit d'autres référentiels, inspirés d'un ou plusieurs groupe(s) de référence. Des dispositions sont inhibées ou désactivées pour laisser place à la formation, à l'actualisation ou à l'activation d'autres. L'un des facteurs explicatifs de ce type de modification est le changement d'étapes au cours de la carrière scolaire, notamment les changements de contexte. Les étudiants sont plus ou moins confrontés à des choix d'orientation scolaire, des réorientations, des modifications de configuration scolaire et de lieu de vie, avec le départ du domicile parental, des ruptures de sociabilité, et l'adaptation à un nouvel environnement social, autant d'événements et de points d'option qui interviennent dans la construction des opinions politiques.

Bibliographie

- Barber J. A. (1970), *Social mobility and voting behavior*, Chicago, Rand McNally and Co.
- Becker H. S. (1985), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié (éd. originale : New York, The Free Press of Glencoe, 1963).
- Berger P., Luckmann T. (1986), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- Boumaza M. (2002), *Le Front national et les jeunes de 1972 à nos jours. Hétérodoxie d'un engagement partisan juvénile : pratiques, socialisations, carrières militantes et politiques à partir d'observations directes et d'entretiens semi-directifs*, Thèse pour le doctorat de science politique, Université Robert Schuman Strasbourg.

- Bruneau Y. (2002), « Un mode d'engagement singulier au Front national. La trajectoire scolaire effective d'un fils de mineur », *Politix*, 57, 183-211.
- Campbell A., Converse P. E., Miller E. W., Stokes D. E. (1960), *The American Voter*, New York, Wiley and Sons.
- Dubar C. (2000), *La crise des identités*, Paris, PUF.
- Dubet F. (1991), *Les lycéens*, Paris, Le Seuil.
- Easton D., Dennis J. (1969), *Children in the Political System*, New York, McGraw-Hill.
- Elster J. (1990), *Psychologie politique*, Paris, Minuit.
- Gaulejac V. de (1987), *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identités*, Paris, Hommes et Groupes Éditeurs.
- Gaxie D. (2002), « Appréhender le politique à l'aune des expériences sociales », *Revue française de science politique*, 52, 2-3, 145-178.
- Goffman E. (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- Greenstein F.I. (1965), *Children and Politics*, New Haven, Yale University Press.
- Hess R.D., Torney J. (1967), *The development of political attitudes in children*, Chicago, Aldine Publishing Company.
- Hoggart R. (1970), *La culture du pauvre*, Paris, Minuit.
- Hughes E. (1958), *Men and Their Work*, New York, The Free Press of Glencoe.
- Hyman H. (1959), *Political socialization. A study in the psychology of political behaviour*, Glencoe, The free Press.
- Juhem P. (1995), « Les relations amoureuses des lycéens », *Sociétés Contemporaines*, 21, 29-42.
- Lafont V. (2001), « Les jeunes militants du Front national : trois modèles d'engagement et de cheminement », *Revue française de science politique*, 51, 1-2, 175-198.
- Lapeyronnie D., Marie J.-L. (1992), *Campus blues. Les étudiants face à leurs études*, Paris, Le seuil.
- Lazarsfeld P., Berelson B., Gaudet H. (1944), *The People's Choice*, New York, Columbia University Press.
- Le Galès P. (1995), « Les étudiants et leurs familles » in Galland O. (dir.), *Le monde des étudiants*, Paris, PUF, 85-108.
- Mauger G., Fossé-Poliak C. (1983), « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 50, 49-67.
- Mayer N. (2002), *Ces Français qui votent Le Pen*, Paris, Flammarion.
- Mayer N., Perrineau P. (1996) (dir.), *Le Front national à découvert*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Michon S. (2006), *Études et politique : les effets de la carrière étudiante sur la socialisation politique*, Thèse pour le doctorat de sociologie, Université Marc Bloch Strasbourg.
- Muxel A. (2001), *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Orfali B. (1996), « Le droit chemin et les mécanismes de l'adhésion politique », in Mayer N., Perrineau P. (dir.), *Le Front national à découvert*, Paris, Presses de Sciences Po, 119-134.
- Passeron J.-C. (1990), « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 31, 1, 3-22.
- Reynaud E. (1980), « Le militantisme moral », in Mendras H. (dir.), *La sagesse et le désordre*, Paris, Gallimard, NRF, 271-286.
- Strauss A. (1990), *Miroirs et masques*, Paris, A.-M. Métailié (1^{ère} éd. 1959).
- Strauss A. (1999), « Maladie et trajectoire » et « Le travail d'articulation », in *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan, textes réunis et présentés par Isabelle Baszanger (1^{ère} éd. *Social Organization of medical work*, 1985), 143-189 & 191-244.

¹ Afin de préserver l'anonymat, le prénom a été changé.

² Nous n'étions pas amis, ni dans les mêmes classes car pas du même âge (il est plus âgé). Si nous ne partagions pas les mêmes opinions politiques, nous nous connaissions cependant de vue, comme la plupart des membres de cette arène lycéenne somme toute assez réduite.

³ Yvan Bruneau a souligné la prégnance des souvenirs relatifs aux prestations de J.-M. Le Pen à *L'Heure de vérité* auprès des jeunes militants frontistes qu'il a interrogés (Bruneau, 2002).

⁴ Ce qui rejoint l'analyse de Y. Bruneau (Bruneau, 2002) sur l'enquête A. qui ne se distingue « ni dans la classe, comme « intello, ou amuseur de troupes, ni dans la cour, comme « tombeur », « fêtard » ou plus simplement comme « mec cool ».